

# LA SALLE DE BAIN

*revue de presse  
établie par Laurent Demoulin*

*Couvertures des traductions de  
La Salle de bain,  
de haut en bas et de gauche à droite :  
Angleterre, Suède, Italie, Espagne,  
Brésil, Finlande, Lituanie, Danemark.  
En quatrième de couverture :  
Allemagne, Bulgarie, Bosnie, Corée,  
Chine, Roumanie, Turquie, États-Unis,  
Grèce, Hongrie, Japon, Pays-Bas,  
Pologne, Norvège, Portugal, Russie,  
Pays-Bas (poche), Allemagne (poche), Japon (poche)*

Cette revue de presse a été publiée à l'occasion de la parution en collection de poche « Double » aux Éditions de Minuit du roman de Jean-Philippe Toussaint *La Salle de bain*, 20 ans après sa première édition en septembre 1985. Nous remercions Laurent Demoulin, de l'Université de Liège, Michel Nurisdany/*Le Figaro*, Michèle Berstein/*Libération*, Jean-Pierre Salgas/*La Quinzaine littéraire*, Gil Delannoi/*Critique*, Jacques-Pierre Amette/*Le Point*, Benjamin Henrichs/*Die Zeit*, Steffen Richter, *Die Welt*, Mario Fortunato/*L'Espresso*, Kan Nozaki, de l'Université de Tokyo, John Lambert, Marie Teillet et Corinne Bricmaan.

ISBN 2.7073.1934.1  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

## *« La Salle de bain » aujourd'hui*

1985. Gorbatchev succède à Tchernenko à la tête de ce qui s'appelle encore l'Union soviétique. Mitterrand dirige la France, Kohl la RFA, Thatcher l'Angleterre, Reagan les États-Unis. L'Irak est en guerre contre l'Irak, l'Union soviétique contre l'Afghanistan et Beyrouth est un champ de bataille.

Tout cela semble faire partie d'une époque depuis longtemps révolue. Et pourtant, 1985 est aussi l'année de la sortie d'un roman qui n'a pas pris une ride et qui fascine toujours autant de jeunes gens aujourd'hui : *La Salle de bain* de Jean-Philippe Toussaint.

Les critiques de l'époque ne s'y sont pas trompés : « un écrivain inclassable et parfait », écrit Jacques-Pierre Amette le 2 septembre 1985 dans *Le Point*, tandis que dans *Le Figaro* Michel Nuridsany diagnostique un « talent d'écrivain réellement original en ces temps de retour à la tradition ». Les critiques anglo-saxons repèrent également très vite Toussaint. Ainsi, dans *The New York Times*, peut-on lire : « À l'instar d'un rêve, ce roman sombrement comique se révèle un peu plus à chaque relecture, tout en restant magnifiquement indéchiffrable ». Le caractère contemporain de *La Salle de bain* est également souligné par plusieurs critiques : « Jean-Philippe Toussaint a su trouver le style et l'élégance d'une époque » note par exemple J.-M. de Montremy dans *La Croix*. Et l'écrivain italien Mario Fortunato n'hésite pas à définir *La Salle de bain* comme « la radiographie la plus implacable, la plus ironique et la plus solipsiste de la génération des trentenaires d'aujourd'hui ».

On est surpris, en relisant ces critiques, par leur grand sérieux et par les références multiples et solides auxquelles elles font appel pour parler du premier roman d'un écrivain de moins de trente ans : Spinoza, Pascal, Kafka, Beckett, Salinger, Mondrian... Ceux qui défendent alors *La Salle de bain* n'emploient ni le mot « minimalisme », ni aucune des nombreuses variantes (postmoderne, impassible) qui serviront par la suite à qualifier l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint. Aucune étiquette n'est à leur disposition pour décrire un roman à la fois neuf et de haute tenue intellectuelle.

*Afin de mieux saisir cette nouveauté, restituons rapidement le contexte littéraire de l'époque : en 1985, Yann Queffelec obtient le prix Goncourt, l'Interallié va à Serge Lentz et le Femina à Hector Biancotti. Mais 1985 est surtout l'année où Claude Simon reçoit le prix Nobel, ce qui signifie que le nouveau roman change quelque peu de statut : d'avant-garde, il devient un mouvement reconnu officiellement. Cette évolution avait été amorcée l'année précédente par le Goncourt de Marguerite Duras pour L'Amant et par la sortie du Miroir qui revient, que le public avait accueilli plus favorablement qu'aucun autre roman d'Alain Robbe-Grillet.*

*Vient alors La Salle de bain qui apparaît d'emblée comme une solution, une issue, un chemin permettant à une littérature exigeante de continuer à vivre sans pour autant reconduire la logique des avant-gardes. Toussaint joue en effet sans cesse sur deux plans : les conventions du réalisme traditionnel, qu'il détourne plus qu'il ne conteste, et les jeux formels des modernes, auquel il donne un sens. Il crée ainsi avec son lecteur une sorte de nouveau pacte réaliste : vous pouvez croire à l'histoire que je vous raconte, mais pas en être tout à fait dupes. Ainsi, il opère une manière de dépassement dialectique par rapport à l'opposition qui a marqué les deux générations précédentes, celle qui mettait face à face les tenants de la tradition et les modernistes.*

*Toussaint propose donc une nouvelle voie. Concrètement, de quoi est faite cette nouveauté ? Au niveau formel, le roman se distingue de la production de l'époque d'abord et avant tout par sa brièveté. 128 petites pages : une telle minceur est encore très rare à l'époque, même si Duras ou Sagan ont ouvert la voie. Ensuite, La Salle de bain présente la particularité d'être écrit en fragments : les paragraphes sont numérotés et isolés les uns des autres par des espaces blancs. Ils bénéficient ainsi d'une certaine autonomie et se terminent en général par une espèce de flèche, un peu à la manière du dernier vers d'un sonnet. Ce mode d'écriture n'est pas anodin : grâce à la place laissée au silence, aux blancs, la fragmentation déjoue les pièges de la linéarité et de l'illusion réaliste. Elle donne à Toussaint l'occasion de raconter une histoire tout en évitant de céder aux mirages du retour du récit. « Ceci est un roman », semble dire chaque espace entre les paragraphes.*

*La Salle de bain permet deux modes de lecture : une lecture légère et comique (tous les registres de l'humour sont présents dans le livre : autodérision, « humour anglais », calembours, comique de situation,*

*comique de caractère, dialogues absurdes, rupture de ton), et une autre, intellectuelle et cultivée, de sorte que, s'il est de prime abord facile à lire, le roman peut donner lieu à de nombreuses interprétations. Le comportement du narrateur, qui paraît à première vue simplement absurde et décalé, s'éclaire quand s'établissent des liens entre différents détails du texte : l'eau devient un symbole du temps qui passe et génère une angoisse profonde, que le narrateur annule en cherchant des lieux (la salle de bain, Venise), où l'eau est immobile et canalisée... La double lecture permet sans doute d'expliquer le nombre sans cesse croissant de travaux universitaires que suscite l'œuvre de Toussaint.*

Dès ce premier roman, Jean-Philippe Toussaint fait preuve d'un talent d'observateur des objets de la vie courante et se plaît à décrire de petites actions quotidiennes, comme l'achat de chaussettes dans un « grand magasin Standa ». Aucun détail n'échappe au narrateur, pas même une infime trace de rouge à lèvres sur les dents de son amie, Edmondsson. Cette caractéristique est liée à une autre, qui est, à mes yeux, la plus importante : La Salle de bain met en scène un monde ultra contemporain. Le couple que le narrateur forme avec Edmondsson est symptomatique d'une époque dans la mesure où il met en jeu un nouveau rapport entre l'homme et la femme. Les tâches n'y sont plus réparties en fonction de la tradition, mais seulement des qualités de chacun : Edmondsson, par exemple, excelle quand il est question d'argent. C'est elle qui caresse en public le sein de son partenaire et non l'inverse. Il n'est pourtant pas question ici de féminisme : le rapprochement des pôles féminin et masculin est simplement acté. C'est un état de fait, qui n'empêche pas les malentendus, comme dans cette scène où le narrateur et Edmondsson feuilletent ensemble un magazine féminin et tombent en désaccord sur la question de la beauté des mannequins. Quant à l'angoisse du narrateur, qui ne s'exprime jamais que de biais, n'est-elle pas caractéristique des années 80 ? En s'installant dans sa baignoire ou en s'enfermant dans une chambre d'hôtel, ce jeune homme ne répond-il pas à une société qui vient de perdre ses dernières illusions et ses derniers repères ? La Salle de bain serait alors le premier roman de l'après-68. Au vu du nombre de romans récents qui explorent cette ère « de l'après », ne nous étonnons pas, en relisant La Salle de bain, d'avoir encore entre les mains un roman d'aujourd'hui.

Laurent Demoulin, Université de Liège

## Toussaint pour l'ouverture

*Une découverte pour la rentrée : La Salle de bain, premier roman d'un inconnu qui ne le restera certainement pas longtemps : Jean-Philippe Toussaint.*

Ce livre sans psychologie, tout en déplacements physiques, est découpé en courtes séquences numérotées, de quelques lignes le plus souvent, de deux ou trois pages parfois, qui sont comme les plans d'un scénario. Un scénario, oui : on pense irrésistiblement à l'écriture cinématographique lorsqu'on lit ce surprenant récit où (contrairement à ce qui est, paraît-il, la nature du cinéma qui se nourrirait d'action) le héros passe son temps allongé dans une baignoire puis dans divers lits, à ne rien faire – moderne Oblomov – immobile et ne désirant rien d'autre, apparemment, que de prolonger cet état où sa quiétude se complâit.

Moi je rêverais de mettre en scène un tel « scénario » où l'action s'efface au profit des rythmes physiques des êtres et du monde, où le héros occupe l'espace, simplement, et le temps, sans pour cela succomber à cet ennui distingué qui fait, en partie, le charme des films d'Antonioni. Le héros, ici, à une amie ravissante répondant au doux nom d'Edmondsson qui « subvient aux besoins du foyer en travaillant à mi-temps dans une galerie d'art » et il paraît aimer le sport (il se promène avec une raquette de tennis à Venise et regarde des matchs de foot-

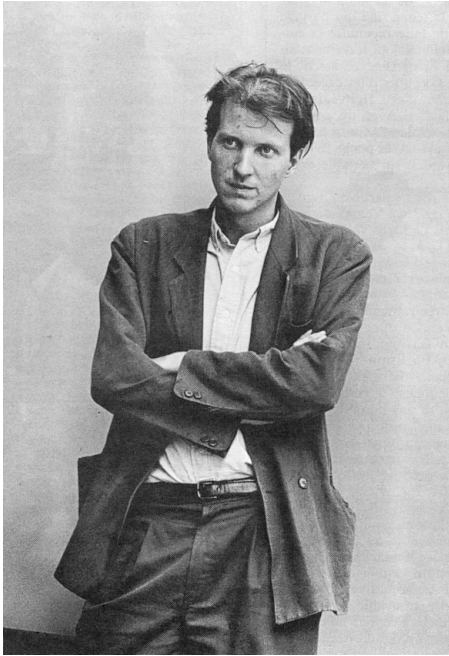
ball à la télévision). Aucune volonté d'ascèse, aucune hypocondrie chez lui. Simplement il ne voit pas ce qui pourrait le pousser à rompre la quiétude de sa vie pour faire quoi que ce soit.

Alors il passe son existence dans sa salle de bains, surveillant le déplacement de l'aiguille sur sa montre, ou les fissures du mur, « guettant leurs extrémités, essayant vainement de surprendre un progrès », s'en va brusquement un jour, pour Venise, dans un hôtel dont il ne sort pratiquement pas, jouant aux fléchettes dans sa chambre, écoutant la radio, laissant Edmondsson qui vient le rejoindre, un peu plus tard, visiter seule les musées et la ville ; il s'en va, sans vraie nécessité là non plus, baguenauder dans une chambre d'hôpital et revient à Paris rejoindre sa baignoire et ses velléités d'en sortir, peut-être, un jour. Itinéraire immobile en quelque sorte, tout en « agitation » vaine, en déplacements irrésolus.

[...] Jean-Philippe Toussaint, qui ne manque pas d'humour, cite Pythagore et son théorème en exergue de son livre à propos duquel il parle de la structure du triangle rectangle. « Je ne sais, dit-il, si, par rapport à la structure du cercle, celle du triangle rectangle apporte réellement quelque chose de neuf. À mon avis rien de très. Sauf que cela détourne absolument de la structure du cercle à laquelle je ne tiens pas à cause du sempiternel retour. L'éternité, c'est long, disait Woody Allen, surtout à la fin. »

J'ai beaucoup aimé ce livre tendu dans sa désinvolture. Il témoigne d'un talent d'écrivain réellement original rare en ces temps de retour à la tradition.

Michel Nurisdany



© Photo Olivier Garros

*Jean-Philippe Toussaint à Paris en 1985*





JEUDI 12 SEPTEMBRE 1985

**Jean-Philippe Toussaint**  
**Traité de l'exaspération.**

[...] Odieux. Ce garçon est odieux à chaque minute de son existence vulnérable. Un chef-d'œuvre d'arrogance blessée. [...] La Salle de bain est un premier roman. L'auteur, qui a vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf si je ne me trompe, y déploie une maîtrise de la férocité qui ne pâlit guère devant les grands classiques du genre (mais je ne les citerai pas, son personnage est déjà bien assez vaniteux comme ça). Et je réfrène, à grand-peine, mon enthousiasme. Car quelle critique, surtout la plus élogieuse, trouvera grâce devant l'œil critique de Jean-Philippe Toussaint.

Michèle Bernstein.

## *La très soutenable légèreté de l'être*

D'où peut donc bien venir le charme, le pouvoir étrange de ce petit récit ? Son anecdote ? Très mince, très roman post-nouveau [...] Son humour ? Très fin, tout en inversion, conversion, de l'intérieur et de l'extérieur [...]. Sa construction ? Très ingénieuse, « en triangle rectangle », dit bizarrement le prière d'insérer. L'exergue confirme, signé Pythagore : « Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés ». La Salle de bain rassemble en trois temps (Paris, L'hypoténuse, Paris) une suite de petits tableaux numérotés, qui vont d'une ligne à une page. Et qui, du même ton, décrivent un poulpe que l'on découpe, ou « les deux manières de regarder tomber la pluie ».

Dans ce roman où la peinture prend une grande place, un nom peut servir de piste : Mondrian.

[...] Mondrian : allusion transparente au carrelage d'une salle de bains, comme au carrelage textuel du livre. Mais, je crois qu'on peut aller plus avant, dans la superposition du peintre, métaphysicien de « l'horizontal-vertical » et du « triangle rectangle » de Toussaint. Jusqu'à replier sur elle-même cette métaphore du récit. Prendre cette « grille » - le mot s'impose ! - à angle droit : si *La Salle de bain* avait deux côtés... ?

Premier côté : Mondrian-la-perfection, dernier peintre hollandais, de cette Hollande, dont Claudel disait qu'« on ne s'étonne pas que ce soit ici le pays où Spinoza ait conçu son poème géométrique », et dont il définissait le génie d'un mot : composition. Maître-mot, qui désigne aussi bien ce qui se joue dans la peinture, dans la philosophie, et, pourquoi pas, dans la trajectoire du personnage du roman. Il aime la laine, le silence au téléphone, Charles Trenet ou « les baignoires à

bord parallèles avec dossier incliné »... On peut interpréter ces goûts, de façon spinoziste, comme le relevé des forces, êtres et choses, avec lesquelles il doit se « composer » pour accroître sa « puissance d'agir ». Les éléments d'une ascèse qui vise à faire coïncider son désir et le rythme du monde, à l'instar de l'humour, dissolvant les cloisons. [...] la numérotation des paragraphes serait un discret clin d'œil au « more geometrico » de l'auteur de l'*Éthique*.

Second côté : Mondrian-l'immobilité, un des grands mystiques de l'art, à propos duquel Michel Seuphor cite Pascal. Méditant sur une fissure du mur, la coulée du chocolat, ou la trotteuse de sa montre, notre héros est sans cesse « horrifié par l'écoulement du temps », et la misère qu'il rappelle. D'où le paradoxe de cet ascèse : la fuite tend à l'immobilité, la puissance d'agir au repos, Spinoza bascule à angle droit dans Pascal. On peut donc lire aussi *La Salle de bain* comme un divertissement sur le « divertissement » (le passage célèbre est d'ailleurs trois fois à demi cité). [...] Inutile, d'autre part, d'insister sur l'analogie de ces petits chapitres numérotés et des *Pensées* laissées par l'auteur de l'*Esprit géométrique* et du *Traité du triangle arithmétique*. [...]

Spinoza, Pascal : n'écrasons pas Toussaint, il ne s'agit que de direction de pensée. Reste que le secret de *La Salle de bain* me semble là, dans l'ouverture, à la Mondrian, de ces deux lignes, qui se recoupent à quatre-vingt-dix degrés sur le paradoxe d'un nomadisme immobile. Dans la tension non résolue, l'ambiguïté romanesque maintenue, entre ces deux sagesse contradictoires, les mêmes détails sont souvent susceptibles d'interprétation opposées [...]. Je propose de relire autrement l'exergue : c'est le roman tout entier qui est l'hypoténuse, le fil tendu entre les extrêmes. Là, réside son pouvoir, et d'abord, son pouvoir comique !

Qui fait, en tout cas (fuite dans le monde du monde, ou les deux) de ce premier roman, un subtil manifeste de la très soutenable légèreté de l'être.

Jean-Pierre Salgas

# CRITIQUE

N° 463, DÉCEMBRE 1985

## Cruel Zénon

Au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Zénon d'Elée niait la réalité du mouvement. L'un des arguments de Zénon, le paradoxe de la flèche qui vole, reposait sur l'imbrication de l'espace et du temps. Zénon divisait l'espace que la flèche doit parcourir jusqu'à la cible en deux parties, puis postulait que la seconde moitié de la distance restant à parcourir pouvait à son tour être divisée en deux parties, puis que la seconde moitié restant alors à parcourir pouvait être divisée en deux parties, et ainsi de suite à l'infini. Puisque l'espace restant à parcourir pouvait toujours être divisé, il restait toujours entre la cible et la flèche un espace que celle-ci n'avait pas parcouru. La flèche n'atteignait jamais la cible.

Une immobilité qui bouge, une mobilité qui reste sur place sont les deux paradoxes de *La Salle de bain*. Ce sont les paradoxes de l'espace et du temps qui sont une réminiscence de la flèche de Zénon d'Elée, bien que l'auteur se réfère à Pythagore plutôt qu'à Einstein.

*La Salle de bain* est un roman divisé en trois parties. Dans la première, le narrateur est dans la salle de bain, d'où il finit par sortir (« Je sortis de la salle de bain », p. 16). Dans la seconde, le narrateur est à Venise, à l'hôtel. Dans la troisième, il rentre à Paris et dans la salle de bain, d'où il finit par sortir (« Je sortais de la salle de bain », p. 123).

À partir de ce récit, que le livre propose dans l'ordre salle de bain - sortie - salle de bain, s'échafaude un ensemble complexe de structures liant l'espace et le temps, l'immobilité et la mobilité, le tout et les détails. Ce jeu entre les structures possibles est l'une des plus grande richesse du livre.

On constate, en effet, que le livre est fait de deux structures narratives superposées. La première suit l'ordre du livre (salle de bain - sortie - salle de bain). Cet ordre de la lecture est celui de la mobilité apparente. Le narrateur y quitte son point de départ, la salle de bain, traîne à Venise dans un hôtel et revient dans la salle de bain. Pourtant, cette mobilité apparente exprime l'immobilité, puisque le narrateur, qu'il soit dans la salle de bain ou à Venise, vit au ralenti, et surtout parce que le récit se termine par un retour au point de départ et même plus, si on regarde de près (à la toute fin : « Je sortais de la salle de bain », p. 123),

par un éternel retour dans lequel le narrateur sort toujours de la salle de bain pour y rentrer un jour et en sortir de nouveau. L'immobilité existentielle et cyclique est le fond de la mobilité apparente du récit.

Mais il existe une autre structure dans le livre. Il suffit de supposer que la chronologie véritable commence avec la seconde partie. Cette fois, l'immobilité est l'apparence. Le narrateur traîne à Venise, d'où vient le tirer la femme qu'il aime. Ils rentrent à Paris, elle dans leur nouvel appartement, lui dans la salle de bain [...]. Une invitation à l'ambassade d'Autriche laisse alors entendre que le narrateur, après être sorti de la salle de bain (p. 16), se rendra dans le monde. L'immobilité apparente [...] aboutit à l'hypothèse d'une sortie définitive. Il faut alors conclure que J.-Ph. Toussaint a joué de la richesse des structures en les superposant et qu'il a brouillé les pistes en cachant l'ordre chronologique derrière un ordre d'exposition différent, qui a l'avantage de signaler les relations enchevêtrées du mobile et de l'immobile. Le brouilleur de pistes a d'ailleurs semé quelques indices. Le thème de la sortie de la salle de bain (p. 16, p. 123) et de la mystérieuse invitation à l'ambassade d'Autriche revient à point nommé au début et à la fin dans l'ordre de lecture du livre.

[...] Que se passera-t-il à l'ambassade d'Autriche ? Il est probable, selon les indications que donne le narrateur (p. 28-29), qu'il y constatera que la vie reste absurde, vide et conforme aux habitudes sociales. [...] *La Salle de bain* est un roman pascalien où l'homme est coincé entre deux infinis, le microscopique et l'immense, le mobile et l'immobile. L'homme y perçoit plus le mouvement que l'immobilité, car sa vie est brève, fragile, précaire. Le dessin des constellations nous paraît fixe parce que nous ne vivons qu'un instant à l'échelle du grand jour qu'est la durée de l'univers. Cette faiblesse imprime notre nature, nous relativise et nous plonge dans la confusion ; elle se transforme en force quand elle tire de notre caractère infinitésimal l'humour que nous pratiquons à l'égard de la vie sociale, des sentiments et de la mort. *La Salle de bain* est aussi humoristique qu'infinitésimale ; c'est qu'il y a peut-être là un rapport.

L'illusion de la mobilité est toujours sanctionnée dans *La Salle de bain*. C'est presque un péché. La fixité de la mer est « irrémédiable ». Toute sortie est risquée, improbable, aléatoire, comme la fléchette que le moderne Zénon lance sur la cible qu'elle n'aurait jamais dû atteindre.

Gil Delannoï

**LE POINT**

16 janvier 1989

**Le nouveau « nouveau roman »**

*De jeunes écrivains inconnus du grand public sont aujourd'hui la vitrine du roman français à l'étranger. Les critiques du monde entier scrutent leur production. Comme autrefois celle du « nouveau roman », né autour des Éditions de Minuit de Jérôme Lindon.*

Les critiques littéraires allemands des quotidiens *Die Welt* et *Die Zeit* les appellent les « minimalistes » ; les Italiens de l'hebdomadaire *Panorama*, eux, préfèrent parler dans leurs abondants commentaires du « *nuovo romanzo francese* ». Ils sont moins de dix, et, sans former une école littéraire, réussissent à imposer une image nouvelle du roman, une sensibilité, des tons qui séduisent, et font dire à l'étranger que le paysage littéraire français bouge. Publiés sous l'enseigne prestigieuse des Éditions de Minuit, ils infléchissent la trajectoire trop prévisible du roman français et de ses saisons.

[...] Ils n'ont pas de théorie ni de mot d'ordre ; mais ils ont un porte-drapeau, un écrivain emblématique : c'est Jean-Philippe Toussaint. Un Belge diplômé de Sciences-Po vivant en Corse, enfant gâté de la bande, à qui tout

réussit. Surgi en septembre 1985, Toussaint est devenu célèbre par un mince récit : *La Salle de bain*.

Ce Bruxellois racontait les aventures d'un jeune homme élégant, décalé, distrait, improbable, sophistiqué. Il installait une bibliothèque dans sa salle de bain et des ouvriers polonais dans sa cuisine. Le livre faisait un curieux détour par Venise.

Une certitude, le ton était d'une originalité absolue : la rencontre de Buster Keaton dans un décor de film de Roman Polanski. Grosse impression sur la critique ; 55.000 exemplaires vendus et, surtout, un accueil international unanime. Les grands pontes de la critique littéraire européens consacrent leurs colonnes à cet inconnu, comme s'il avait accompli dans l'art romanesque une petite révolution copernicienne [...].

Jacques-Pierre Amette



(D.R.)

*Jean-Philippe Toussaint en 1987*

## **Le cauchemar géométrique,**

Un jeune homme décide d'installer sa bibliothèque dans sa salle de bain et d'y passer le reste de sa vie. Toute activité lui semble suspecte ; il veut se retirer entièrement du cours du temps qui coule trop vite, et estime que la baignoire est l'endroit idéal pour cette existence contemplative qui n'est faite que de réflexions et de rêves. Cet homme est-il un farfelu, un provocateur ou un philosophe ? Une première réponse est donnée par le récit d'événements vécus précédemment par le héros à Venise.



On apprend les bribes d'une histoire d'amour, d'une visite à l'hôpital, d'un match de tennis raté, et on comprend au fur et à mesure que la retraite vers la salle de bain n'est peut-être pas la plus mauvaise solution. La force suggestive de la narration, l'humour philosophique et la concision du langage font de ce premier roman de Jean-Philippe Toussaint un petit chef-d'œuvre. Arrivé dans la baignoire, notre héros a atteint sa destination, et son salut. Il peut s'abandonner à cette occupation fatigante qui est de ne rien faire, et le lecteur constate que le héros de Toussaint n'est pas du tout le premier de son espèce. Il a de vénérables prédécesseurs : le Prince Léonce qui se meurt d'ennui, Oblomov qui habite son sofa, et Nagg et Nell de Beckett, qui vivent dans des poubelles.

Benjamin Henrichs

(traduit de l'allemand par John Lambert et Marie Teillet)

## Un classique de la transition

Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre, écrivait Pascal. Le belge Jean-Philippe Toussaint, lecteur fidèle de Pascal, a appris cette leçon il y a bientôt deux décennies. C'est à ce moment-là qu'est parue son histoire singulière d'un homme « de vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf », qui a remplacé un jour les affaires de toilette de sa salle de bain par quelques livres, pour recentrer sa vie autour de sa baignoire.

Après la première traduction allemande de 1987, épuisée depuis longtemps, Joachim Unseld, qui a publié d'autres romans de Toussaint dans sa maison d'édition *Frankfurter Verlagsanstalt*, s'est attelé lui-même à la tâche d'une nouvelle traduction. Une entreprise louable. Car *La Salle de bain* est un petit classique de la transition. Le livre date de ces années où la littérature française faisait ses adieux aux expériences néo-avantgardistes et prenait le chemin d'une nouvelle narration. Dans le roman de Toussaint, les traces de cette transition sont visibles partout. [...]

L'histoire, qui ne galope pas dans tous les sens, est d'une simplicité biblique, libre de toute lourdeur psychologique. Au lieu de cela, c'est une phénoménologie du quotidien qui domine, pour laquelle l'étiquette

« minimalisme » allait bientôt être trouvée. [...] Sous la surface, cependant, il se passe beaucoup de choses. Tout d'abord il y a l'amour de Toussaint pour la géométrie. Les trois parties du roman (Paris, l'Hypoténuse, Paris) sont découpées en petits paragraphes numérotés. On serait tenté de croire que le théorème de Pythagore, avec lequel le livre commence, est une clé pour comprendre la structure du livre. Mais il n'en est rien. Quel que soit l'angle sous lequel on l'examine, l'image de l'ordre reste une fausse promesse, et la contingence fait loi. Et quand les mots du début se retrouvent à la fin, refermant la boucle, le tout se révèle comme un roman de l'antidéveloppement minutieusement calculé.

Car il s'agit chez Toussaint de viser systématiquement la maîtrise de l'immobilité. Le héros ne craint rien tant que le mouvement, qui rend visible le passage du temps et entraîne inévitablement la vie vers la mort. D'où aussi son attirance pour la peinture abstraite de Mondrian, qui immobilise chaque mouvement, promettant une utopie de la perfection.

Seul le jeu peut susciter la passion du narrateur. Que ce soit au Monopoly, au football, aux fléchettes ou au tennis – le progrès mortel du temps semble suspendu dans le jeu. Et l'auteur y est pour beaucoup, jouant sur son propre terrain, le langage. [...] Pascal, inspirateur et garant de Toussaint, aurait sans doute apprécié ce bijou littéraire, qui réveille le besoin de rester seul, au repos dans une chambre.

Steffen Richter

(traduit de l'allemand par John Lambert et Marie Teillet)

**L'Espresso**

27 avril 1986

**La guerre des trentenaires.  
Radiographie  
d'une génération**

[...] Une écriture constamment placide, froide, linéaire. Mais, en même temps, d'une ironie et d'une lucidité surprenantes. [...] De cette nouvelle vague de trentenaires, Toussaint est peut-être le plus radical. De sa génération, il n'y a quasiment plus rien à raconter. Si ce n'est sa décélération émotive, sa déroute intérieure. Ainsi, le personnage de la *Salle de bain* ne peut que rester éternellement allongé dans sa baignoire. Il aime les espace exigus : sa salle de bain justement, ou une chambre d'hôtel étouffante à Venise. Ces lieux sont pour lui un retranchement, un périscope pour regarder et se défendre du monde extérieur : de la violence, mais aussi de l'amour. « Je ne sais à quel point mon livre est celui d'une génération » explique Toussaint « C'est une question que je me suis posée aussi. Certes, je n'ai jamais eu

l'intention de choisir un personnage qui symboliserait à tout prix mon âge ou mon époque. Mais c'est vrai que beaucoup de gens de ma génération se sont reconnus dans ce livre : peut-être à cause de son côté peu conventionnel ». Construit en brefs paragraphes, le premier roman de Toussaint est en réalité une longue réflexion sur l'impossibilité de se mouvoir, sur la fascination de l'immobilité. Ce n'est pas un hasard si l'auteur est séduit par les peintures géométriques de Mondrian. [...] Défini comme un « roman pascalien » par la critique française, le livre de Toussaint est sans conteste la radiographie la plus implacable, la plus ironique et la plus solipsiste de la génération des trentenaires d'aujourd'hui. [...] Chez Toussaint, l'impossibilité de raconter occupe désormais toute la scène. C'est une génération fille de Beckett : elle attend toujours Godot.

Mario Fortunato

*(traduit de l'italien par Corinne Bricmaan)*

***La Salle de bain* a été traduit en plus de vingt langues, mais c'est au Japon que le livre a connu le plus de succès, avec plus de 120.000 exemplaires vendus. Entretien avec Kan Nozaki**

Kan Nozaki est maître de conférence à l'Université de Tokyo, Komaba. Spécialiste de l'œuvre de Nerval, il est essayiste et traducteur. Il est l'auteur de livres sur la littérature française contemporaine, sur Tanizaki, sur le cinéma de Hong-Kong et sur Jean Renoir. Il a traduit tous les livres de Jean-Philippe Toussaint en japonais, ainsi que le scénario de son film *La Patinoire*.

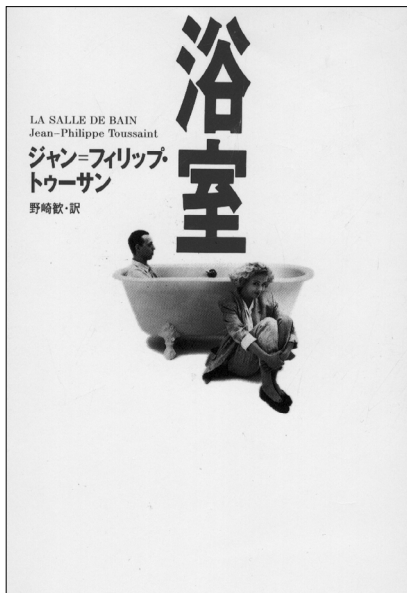
*Laurent Demoulin : Qu'est-ce qui vous a amené à traduire Jean-Philippe Toussaint ?*

Kan Nozaki : J'ai lu son premier roman, *La Salle de bain*, peu après sa parution, lorsque j'étais étudiant à Paris. À mon retour, M. Ike, un éditeur bien connu au Japon, m'a proposé de le traduire. Je me suis aussitôt pris de passion car Toussaint a une voix unique.

*Comment s'est passée la sortie du livre ?*

M. Ike a apprécié mon travail de traducteur, me prévenant toutefois : dommage, mais ce genre de livre ne rapportera rien. Son point de vue défaitiste ne l'a pas empêché de donner au livre une présentation adéquate, capable de le faire remarquer parmi cent livres paraissant chaque semaine. Et pour cela, il a choisi M. Kimura, un designer ambitieux plein d'idées novatrices. La jaquette qu'il a conçue pour *La Salle de bain*, non seulement traduisait parfaitement les particularités stylistiques du livre, mais aussi présentait aux yeux des lecteurs un look tout à fait nouveau (quelques mois plus tard, on devait assister à une véritable vogue du design Kimura dans la presse japonaise). Ainsi vêtu comme il fallait, le premier livre de Toussaint en japonais est paru le 25 janvier 1991. Les jours qui ont suivi la publication, ma femme et moi allions chercher une réaction éventuelle des lecteurs dans les librairies du quartier. À notre grand étonnement, les exemplaires diminuaient à vue d'œil : parmi les nou-

veautés étalées, seul « mon » livre semblait se vendre. Oui, il se vendait même très bien. La réimpression a été vite décidée. Nouveau venu dans ce métier, je ne réalisais pas alors quel miracle cette « réimpression » représentait pour un livre français au Japon. J'étais destiné à m'en rendre compte par la suite : de Balzac et Nerval jusqu'à Manchette et Guibert, les écrivains que je traduis ne connaissent jamais les honneurs d'une réimpression, excepté Toussaint.



Édition japonaise de *La Salle de bain* (Shueisha, 1991)

*Comment expliquez-vous ce succès singulier ?*

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Jean-Philippe Toussaint a réussi, seul parmi ses collègues de chez Minuit et parmi les romanciers contemporains, à répondre à l'attente des lecteurs japonais. Lui seul a pu provoquer chez les jeunes le désir de lire, de s'attaquer à un livre inconnu.

*En dehors de la couverture, l'éditeur a-t-il fait un effort particulier ? Y a-t-il eu une campagne de presse savamment orchestrée ?*

Non, il n'y a eu ni publicité d'envergure, ni stratégie médiatique particulière (le film tiré de son livre n'a réalisé qu'une performance plutôt modeste), ni soutien apporté par quelque critique influent. Il n'y a pratiquement pas eu de compte rendu du livre. Les jeunes Japonais se sont donc rendus spontanément aux charmes de l'œuvre. En quelques mois, cela est devenu un phénomène de mode. À cette époque, je regardais un soir un feuilleton de télévision. Dans une scène, l'héroïne – jouée par une jeune actrice alors au sommet de la popularité – s'est mise à lire un livre dans sa chambre. Sur la couverture, le titre était reconnaissable : *La Salle de bain*. J'ai compris seulement alors que quelque chose de vraiment exceptionnel était en train de se produire autour du livre.

*Quelles difficultés spécifiques pose la traduction de La Salle de bain en japonais ?*

Je me contenterai d'évoquer un des problèmes majeurs que les romans de Jean-Philippe Toussaint posent à son traducteur japonais : comment traduire le « Je ». Oui, ça doit être facile ; bien sûr que le sens du mot ne m'échappe pas. Le problème, c'est que, nous, les Japonais, nous avons à notre disposition deux sortes de « je » dans notre langue (il y a aussi le troisième, « Ore », mais qui est plutôt rude et macho, pas question de l'utiliser pour les textes de Toussaint). Il y a donc « Boku » et « Watashi ». Grosso modo, « Watashi » est plus officiel, soutenu, adulte, tandis que « Boku » est plus familier, sympa, jeune. Moi j'ai opté pour « Boku » au moment de *La Salle de bain*, tout en sachant qu'il s'agit d'un texte hautement littéraire, très élaboré. Je pense que j'ai bien fait, vu l'accueil chaleureux que les jeunes ont fait au livre. Ce qui m'a un peu tracassé à l'époque de *La Réticence* et de *La Télévision*, c'est qu'avec les progrès de la calvitie du narrateur, le problème s'est posé de savoir si « Boku » devait faire place à « Watashi », pour représenter un narrateur maintenant en pleine maturité. Mais finalement je ne suis pas revenu sur ma décision initiale, et je n'y reviendrai pas dans l'avenir non plus. La continuité de la voix s'impose. Jean-Philippe Toussaint sera toujours jeune au Japon.



## Un roman minimaliste ?

*Entretien avec Jean-Philippe Toussaint réalisé par Laurent Demoulin à Bruxelles le 25 mars 2005*

*Laurent Demoulin : Écriviez-vous avant La Salle de bain ?*

Jean-Philippe Toussaint : Oui, j'ai travaillé pendant environ cinq ans à un roman qui s'appelait *Échecs*, dont j'ai écrit neuf versions différentes, à la première personne, à la troisième personne, au présent, au passé. J'y faisais mes gammes en quelque sorte, je digérais mes influences.

*Qu'est-ce qui sépare La Salle de bain d'Échecs ?*

Il y a un passage dans *La Salle de bain*, où le narrateur dit : « Je devais prendre un risque, le risque de compromettre la quiétude de ma vie abstraite pour. Je ne terminai pas ma phrase. » Cette phrase interrompue était comme une consigne secrète que je me donnais. Pour moi, cette « vie abstraite » faisait référence à *Échecs* (*Échecs* était un livre abstrait, un huis clos). Si j'avais dû terminer la phrase, cela aurait pu être : je devais prendre le risque de compromettre la quiétude de ma vie abstraite pour parler de moi, du présent, de mon époque. C'est ce que je n'ai cessé de faire par la suite.

*Comment vous situez-vous par rapport aux auteurs du Nouveau Roman ?*

Comme mes livres sont publiés aux Éditions de Minuit, il y a une sorte de continuation naturelle dans l'esprit des journalistes et des critiques. Ce n'est d'ailleurs pas faux. Il me semble que la littérature la plus intéressante en France dans les années 50 et 60, c'est le Nouveau Roman. J'ai été influencé par les auteurs du Nouveau Roman, Beckett bien sûr, mais aussi Duras, Claude Simon, Robbe-Grillet, mais pas nécessairement tout Claude Simon ou tout Robbe-



© Noëlle Fontaine

*Jean-Philippe Toussaint à Bruxelles*

Grillet. Je ne suis pas un continuateur ou un disciple, je ne me sens tenu par aucun engagement. À l'époque, les auteurs du nouveau roman ont été violemment attaqués par la partie la plus conservatrice de la critique, on disait qu'ils ne racontaient plus d'histoire ou qu'il n'y avait plus de personnage, que le nouveau roman tuait la littérature. Il y a eu une polémique assez violente, qui s'est un peu tassée par la suite. Je suis en quelque sorte arrivé après la bataille. Quand j'ai commencé à écrire, le terrain avait été largement déblayé, la voie avait été ouverte, je n'avais plus besoin d'être radical, ou dogmatique, si j'avais envie de raconter un peu d'histoire, ou si j'avais envie de développer des personnages, je n'allais pas me gêner...

*En dehors de Beckett et du Nouveau Roman, quelles ont été vos influences pour La Salle de bain ?*

Tout d'abord, même si cela ne saute pas aux yeux, je dirais *L'Homme sans qualités* de Musil, que j'étais en train de lire à ce moment-là ou

que je venais de lire. Il y a d'ailleurs certaines similitudes entre le narrateur de *La Salle de bain* et le Ulrich de *L'Homme sans qualités*. À ceci près que le narrateur de *La Salle de bain* s'exprime peu. Comme Ulrich, il élabore des réflexions et des théories (la réflexion sur la dame blanche, sur les deux façons de regarder tomber la pluie, etc.), mais il les garde pour lui. C'est un Ulrich silencieux, c'est un Ulrich qui se tait. À l'époque, je lisais également le *Journal* de Witold Gombrowicz, et c'est de là que viennent les noms des peintres polonais.

*Oui, Witold Kabrowinski. Il s'agit plus d'un clin d'œil intertextuel que de franche influence.*

C'est ça... Dans le même ordre d'idées, il y a *Roi, dame, valet* de Nabokov, que j'ai lu avec énormément de plaisir à l'époque. Je lisais également *Les Choses* de Perec et l'on peut sans doute en trouver des traces dans certains passages, notamment lorsque le narrateur se souvient des anciens locataires de son appartement.

*Le paragraphe dans lequel le narrateur énumère le contenu d'une malle ?*

Par exemple, oui. De plus, *Les Choses*, d'une certaine façon, est le roman d'une génération. Et, de la même manière que j'ai voulu faire un homme sans qualité qui se tait, *La Salle de bain* est peut-être le roman d'une génération, mais sans sociologie. Mon ambition n'était pas de peindre un personnage représentatif d'une époque, comme pouvaient l'être les personnages des *Choses*. Mais *Les Choses* est un roman qui m'intéressait. J'y voyais un très bon exemple de livre à la fois influencé par Flaubert et écrit de nos jours. Le rythme de la phrase est flaubertien, mais le roman parle des années 60... Une autre influence que, à ma connaissance, personne n'a soulignée et qui ne saute pas aux yeux non plus, c'est l'existentialisme, *La Nausée* de Sartre ou *L'Étranger* de Camus. Ce sont deux livres où la dimension philosophique est liée à la vie quotidienne, ce qui est assez rare en littérature. J'ai l'impression que, dans la vie réelle, il nous arrive souvent d'être assailli par des bouffées de pensées philosophiques ou métaphysiques dans les endroits les plus saugrenus, un train, une salle de bain. Ce n'est pas un discours philosophique articulé ou référé-

rencé. Non, c'est immédiat, fortuit, intuitif. C'est ce que j'ai essayé de faire dans *La Salle de bain*, capter ces instants de philosophie vivante et concrète.

*Reste un auteur que l'on a souvent évoqué à votre propos et que vous citez vous-même en anglais dans La Salle de bain, c'est Pascal.*

Pendant que j'écrivais *La Salle de bain*, il m'est apparu qu'il y avait quelque chose en commun, thématiquement, je dirais, entre ce que j'étais en train d'écrire et les *Pensées*. Je ne connaissais pas particulièrement bien l'œuvre de Pascal à ce moment-là, même si j'avais en tête la fameuse phrase « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre ». Je vivais en Algérie à l'époque, il n'y avait ni librairie ni bibliothèque. Je me suis fait prêter *Les Pensées* par un ami, et je les ai lues dans la perspective du livre que j'étais en train d'écrire. J'ai été particulièrement intéressé par les passages sur le divertissement, et j'ai alors, consciemment, parsemé mon livre de références au divertissement pascalien, en déclinant en quelque sorte les notions de divertissement, de diversion, de distraction. Mais, au moment de citer Pascal dans le livre, j'ai préféré le citer en anglais, ça créait un décalage, ça évitait de faire trop sérieux (j'ai d'ailleurs toujours pensé que Woody Allen aurait pu citer Shakespeare en italien). Mais comme j'étais en Algérie, je ne disposais évidemment pas d'une édition de Pascal en anglais. J'ai donc demandé à un collègue professeur d'anglais qui enseignait dans le même lycée que moi de m'aider à traduire le paragraphe qui m'intéressait. C'est sans doute une des scènes les plus étranges que j'ai vécues dans ma vie, que cette séance de traduction de Pascal en anglais dans la cuisine de l'appartement d'un collègue à Médéa en Algérie.

*En relisant la presse de l'époque de la sortie de La Salle de bain, je me suis aperçu qu'on n'y trouve aucun des mots qui ont servi à vous désigner par la suite...*

La reconnaissance a été très rapide, mais, tout de même, il est assez logique qu'au moment de la sortie de mon premier roman, on n'ait pas parlé de mouvement littéraire. Mais, dès 1989, avec mon troisième livre, *L'Appareil-photo*, et *Lac* d'Echenoz, Les Éditions de

Minuit ont fait paraître une page de publicité dans la presse en parlant de romans impassibles. À la même époque, Jacques-Pierre Amette, dans un article du *Point*, a utilisé l'expression « Nouveau nouveau roman ». Quelque chose était en train de prendre corps.

*Quelle était votre position ?*

Cela m'était un peu égal, ce n'était pas une de mes préoccupations. Mais, aujourd'hui, je suis persuadé que Jérôme Lindon avait raison : si l'on avait trouvé à ce moment-là une appellation qui avait fait l'unanimité, cela aurait clarifié les choses par rapport à l'université et à la presse, au public, aux opposants, aux attaques, à la défense... Mais aucun mot, aucun adjectif, ne s'est vraiment imposé. Ce n'est pas très grave non plus, d'ailleurs, cela ne nous a pas empêché d'écrire... Cette absence de terme précis correspond peut-être à une réalité puisque, comme de nombreux critiques l'ont souligné, il ne s'agit pas d'une école, ni d'un mouvement, mais d'une sorte de champ littéraire aux contours assez flous. La métaphore qui me vient à l'esprit serait celle de bouées qui signalent des filets de pêcheurs. En surface, quatre ou six bouées rouges qui flottent au fil de l'eau et marquent un territoire. En dessous se trouvent les filets. Et à l'intérieur, circulent les poissons, peut-être seulement un ou deux gros poissons et de nombreux petits poissons. Les bouées sont mouvantes, elles dérivent lentement au gré des courants. Elles ne constituent pas des clôtures fixes et immuables clairement identifiables. Des poissons entrent et sortent. Je ne cherche pas à savoir qui sont les autres poissons du filet. Encore moins à dire qui a le droit d'y entrer ni qui devrait en sortir. Cependant, chaque fois qu'un mémoire est consacré à la question et que quatre ou cinq auteurs sont sélectionnés, je remarque que, presque à chaque fois, Echenoz et moi en faisons partie. Nous serions donc deux. Il s'agirait donc, moins d'un mouvement minimaliste, que d'un mouvement avec un minimum d'auteurs...

*Cela nous amène à cette autre appellation, un peu plus tardive, celle de « minimaliste ».*

L'expression « les écrivains minimalistes » vient du monde universitaire allemand et néerlandais.

*Ce terme n'est-il pas quelque peu péjoratif ?*

Il ne me dérange pas, non. L'idée de minimalisme, ou plutôt de concision, me semble même être une valeur esthétique importante. Le théorème de Pythagore, que je cite en exergue de *La Salle de bain*, n'annonce pas seulement la structure du livre, mais aussi un idéal de style. En effet, quoi de plus simple, de plus ramassé et de plus universel qu'un théorème mathématique ? Je voulais que cet épigraphe soit emblématique d'un style littéraire : dire une expérience de la réalité de la manière la plus concise, complète et élégante qui soit. L'inconvénient du mot « minimalisme » est qu'il a un sens très précis en arts plastiques ou en architecture et qu'il a déjà servi à décrire un mouvement littéraire américain. C'est dommage que le terme n'ait pas été libre. Mais le mot ne me gêne pas, dans la mesure où ce que j'écris, tout compte fait, est assez minimaliste. Oui, je suis un écrivain minimaliste (mais je n'en dirai pas plus).

## Jean-Philippe Toussaint

a publié aux Éditions de Minuit :

LA SALLE DE BAIN, roman, 1985

MONSIEUR, roman, 1986

L'APPAREIL-PHOTO, roman, 1989

LA RÉTICENCE, roman, 1991

LA TÉLÉVISION, roman, 1997

AUTO PORTRAIT (À L'ÉTRANGER), 2000

FAIRE L'AMOUR, roman, 2002

FUIR, roman, 2005

Il a réalisé quatre films :

MONSIEUR, 1989

LA SÉVILLANE (d'après *L'Appareil-photo*), 1992

BERLIN 10.46 (en collaboration avec Torsten Fischer), 1994

LA PATINOIRE, 1999

Pour plus de renseignements sur le travail de Jean-Philippe Toussaint,  
on peut consulter le site de Mirko Schmidt :

[www.jean-philippe-toussaint.de](http://www.jean-philippe-toussaint.de)

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE PREMIER JUI  
DEUX MILLE CINQ DANS LES ATELIERS DE  
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À  
LONRAI (61250) (FRANCE). N° D'ÉDITEUR : 4139  
N° D'IMPRIMEUR : 051186  
Dépôt légal : juin 2005